

Une autre histoire du Brésil ?

BRASIL: UMA BIOGRAFIA

Auteurs: Lilia Moritz Schwarcz et Heloisa Murgel Starling

Ed. Companhia das Letras, 2015

Ma rencontre avec le livre **Brasil: uma biografia** de l'historienne et anthropologue Lilia Schwarcz et de l'historienne Héloïsa Starling lancé en 2015, me plonge dans deux sentiments opposés. D'une part, le plaisir à la lecture d'un texte d'une grande richesse sur l'histoire du Brésil et, d'une autre, l'angoisse d'y trouver des réponses pas toujours encourageantes aux problèmes que traverse le pays actuellement.

Lancé à un moment où l'on vit une intense crise politique, convulsions sociales et la menace de l'effondrement d'un gouvernement qui avait commencé avec l'espoir de réduire les inégalités sociales, le livre se revêt d'une signification et d'une importance capitale.

Le livre révèle, tout au long du récit comment l'histoire se répète au Brésil, sans qu'on soit en mesure, après chaque soulèvement, chaque crise, chaque destitution de gouvernement, de faire avancer la formation d'une vraie république, ni d'une construction d'une identité citoyenne.

Lorsque les auteurs ont commencé leurs travaux de recherche, il y a une dizaine d'années, ils ne se doutaient pas que la sortie de ce livre coïnciderait avec le moment même de l'éclosion d'une nouvelle crise, semblable à celles signalées dans cet ouvrage. L'histoire du pays nous interroge sur notre capacité de sortir de ce cercle de répétitions, sur la capacité d'avancer sans que se boucle à nouveau le cercle vicieux.

Les crises politiques du Brésil se répètent avec un retour vers la même condition, marque fondatrice du pays : l'exploitation et l'inégalité sociale démontrent leur force et s'imposent encore une fois.

Le récit commence par l'arrivée de Cabral sur ces terres en 1500 et s'étend jusqu'aux années quatre-vingt-dix du siècle dernier, quand débute la re-démocratisation du pays, après la dictature. Un travail monumental, aboutissement d'une recherche documentaire riche et minutieuse, résultant en 500 pages d'une lecture facile, non dépourvu d'un certain humour, sans académisme et agrémenté de nombreuses illustrations et photos d'époque.

Dans une interview au journal *Folha de São Paulo*, les auteurs ont dû expliquer pourquoi elles appellent **biographie**, terme en général utilisé pour des personnages, l'histoire d'un pays et Schwarcz a répondu: "Avant on écrivait des biographies pour promouvoir un individu ou pour prouver la gloire d'un pays. Nous avons proposé de faire une biographie pour retrouver les voix de ceux qui n'ont pas été des protagonistes. C'est un mode plus pluraliste de raconter une histoire". Et Starling d'ajouter: " la biographie permet de récupérer tant de vies anonymes et de les placer côte à côte avec les grands personnages".

En effet, le récit est construit dans la perspective d'acteurs anonymes, et reflète avec force la marginalisation vécue par eux.

Le récit historique nous étant conté à la fois, du point de vue des indigènes, des noirs, métis et pauvres - les protagonistes anonymes - les auteurs y déconstruisent quelques mythes qui font partie de l'imaginaire brésilien, les tentatives du pays de former son identité, la construction de la citoyenneté, les différents mouvements à la naissance d'une nation.

Le livre commence par le fragment d'un texte de Lima Barreto qui commente la loi de l'abolition de l'esclavage en 1888 quand il avait sept ans. Dans ce petit fragment, Lima Barreto exalte la liberté tout en soulignant à quel point elle reste encore loin de l'égalité.

Le choix judicieux de cet auteur n'est pas dû au hasard car Lima Barreto, métisse lui même, a été l'un des rares à se définir comme noir dans un pays où la plupart était de race noire ou métisse mais le niait ou le nie encore. Journaliste, essayiste, interné dans un hôpital psychiatrique à deux reprises, son oeuvre traitait toujours de l'exclusion, de l'inégalité, de la folie, du découragement, thèmes qui constituent le fil rouge du livre **Brasil: uma biografia**.

Une colonisation pacifique, un métissage convivial, un esclavage où esclaves et maîtres coexistaient cordialement, ce sont là, certains des mythes utilisés dans la construction de l'identité nationale et que les auteurs démontrent que cela ne résiste pas à l'examen des faits rapportés par du point de vue de ses protagonistes anonymes.

Le livre montre comment la colonisation a été marquée par la violence exercée initialement contre les indigènes qui se rebellent constamment contre l'expulsion de leur terre, la réduction en esclavage ou encore contre la tentative d'être domestiqués à travers la catéchèse missionnaire. Les expéditions envoyées au *sertão* du pays au XVI^e siècle - appelées *Bandeiras* - étaient de caractère violent et ont conduit à l'emprisonnement à grande échelle des indigènes Guarani. Ce côté violent des *Bandeirantes paulistas* a été très largement refoulé par l'histoire officielle qui l'a transformée en symbole de l'audace et du courage du peuple de São Paulo.

Selon les auteurs, les Portugais avaient une vision négative de l'indigène considéré comme un être sauvage, dangereux, rebelles et paresseux, qui ne se fixaient pas à la terre. Les caractéristiques naturelles et qui faisaient partie d'une vision distincte du monde étaient considérées par les Portugais comme négatives. Par contre, les Français qui ont débarqué ici au milieu du XVI^e siècle, voyaient dans le mode de vie des indigènes, matière à réfléchir sur la civilisation européenne. Ils ont essayé à plusieurs reprises, entre 1555 et 1615, de fonder une colonie sur les terres brésiliennes. En 1612, ils ont réussi à créer une commune sur les terres de l'actuel état du Maranhão, appelée *São Luis* en l'honneur de Louis XIII, avant d'en être expulsés par les Portugais en 1615, ce qui a mis fin à cette aventure.

L'introduction de la culture de canne à sucre et de ses moulins à sucre (*engenhos*) a intensifié, dans un premier temps, l'esclavage des indigènes, les rebellions et les évasions. L'arrivée des noirs à la fin du XVI^e siècle comme main-d'oeuvre asservie pour cette culture n'a pas, pour autant, exclu l'exploitation d'indigènes, comme le prétend l'histoire officielle. Les indigènes ont continués à être asservis maintenant avec les noirs. Les révoltes et tentatives d'évasion étaient fréquentes et l'insurrection collective était appelée par les Portugais de *Santidade*, mouvements alimentés par des cultes syncrétiques et messianiques. La *Santidade do Jaguaribe*, à l'intérieur de l'Etat de Bahia par exemple, mélangeait des éléments du rite *tupinambá* avec des symboles du catholicisme qui promettait une rédemption future.

A cette époque le commerce du sucre fabriqué dans le pays et exportés vers l'Europe se revêtait d'une importance capitale étant donné qu'il représentait le principal produit d'exportation, ce qui demandait toujours plus d'esclaves en provenance d'Afrique. Tout au long de la période de l'esclavage - trois siècles et demi - le Brésil a reçu 40% des esclaves Africains. Mais aussi, l'achat et la vente d'esclaves représentaient à lui seul un grand commerce impliquant des sommes considérables et générant d'énormes fortunes.

Sans oublier bien sûr l'effet sur la société, car le négoce de la canne à sucre, au-delà de la marque de l'esclavage, conduira aussi à une décentralisation du pouvoir avec la *casa-grande* (grande maison de production), comme un endroit d'exercice du pouvoir à la fois réel et symbolique - c'était l'aristocratie de la canne où le maître régnait sans interférence de la couronne. C'est ici, dans la grande maison des grands propriétaires terriens que naît la noblesse locale avec la mise en valeur de la famille comme marque de puissance, famille qui comprenait, en plus des parents, des serviteurs et des esclaves.

Les auteurs soulignent combien cette organisation sociale crée des préjugés contre le travail manuel qui était pleinement exercé par les esclaves et les serviteurs, de sorte que, ne pas en effectuer définissait la noblesse locale.

La civilisation de la canne a créé des coutumes, maintenu le pouvoir local et, par l'expansion des plantations de canne à sucre, a dévasté la forêt de la côte du Nord-est. Une citation du Père Antonio Vieira définit dans le livre le régime de travail dans les *engenhos*: "L'enfer n'est plus fait de l'encre rouge du bois (*Pau Brasil* - arbre dont sa résine, de couleur rouge, était employée par l'industrie textile européenne), mais des corps des esclaves maltraités afférés aux fours des moulins à sucre."

Le livre dépeint comment l'esclavage qui a duré si longtemps, a pénétré toute la société coloniale. Avoir des esclaves, représentait une distinction sociale, alors les petits agriculteurs n'ont pas tardé à avoir les leurs et même des noirs libres qui avaient un peu d'argent, avaient aussi les leurs. Le commerce des esclaves a été interdit en 1810, non obstant, un registre historique mentionne plus de 1.000 esclaves exposés à la vente sur le marché *Valongo* à *Rio de Janeiro* en 1817.

Les auteurs démontrent dans un récit contondant sur l'esclavage, comment le racisme est une construction sociale et rappellent que celui-ci ne commence pas à l'arrivée des noirs africains, mais avec le premier contact avec les indigènes sur lesquels s'est opéré un véritable génocide.

La couleur de la peau est rapidement devenu et reste encore aujourd'hui un marqueur social important dont témoigne l'euphémisme «gens de couleur» toujours d'actualité. La couleur de la peau indiquait l'origine et la condition sociale et ses variations, comme dans le cas du métis qui évoquait le résultat de la violence du maître envers leurs esclaves féminines. La couleur, la pureté et la pureté, sont des termes qui définissaient la qualité du sucre produit dans les *engenhos*, mais ce sont aussi des termes liés immédiatement à la question de la race - "plus blanc, meilleur c'est" - la couleur de la peau du maître blanc et celle noire des esclaves ont été assimilées comme une hiérarchie naturelle. Ainsi, lorsque l'esclavage est officiellement abolie, la situation sociale des noirs affranchis qui parcouraient les rues, analphabètes, misérables et sans aucune intégration sociale, est attribuée non pas à leur condition historique, politique ou économique mais à leur état d'infériorité naturelle .

Le texte attire l'attention sur le silence et le déni au Brésil en relation au racisme et au génocide des indigènes qui perdure encore aujourd'hui. Le racisme, la citoyenneté et la république ce sont des thèmes qui, pendant ces 500 ans, reviennent sans cesse.

La structure de la *casa grande* par exemple, se reflète dans l'architecture contemporaine brésilienne qui garde toujours la « petite chambre » réservée à l'employé de maison et l'ascenseur réservé exclusivement au personnel de service. Les termes *Ama seca* et *Ama de leite* ont été incorporés au vocabulaire, comme le souligne les auteurs, en gommant autant que faire se peut, leurs origines dues aux pratiques esclavagistes, qui consistaient à mettre des nounous aux services de l'enfant du maître, le *senhorzinho* (petit maître): l'une le gardant, et l'autre en capacité de l'allaiter. Anciennement les noirs étaient abordés dans la rue, avec la suspicion d'être en fuite, aujourd'hui la police ne se comporte guère différemment, allant même jusqu'à les abattre sous le moindre prétexte.

Dans une tentative de maintenir leur identité et de résister, les noirs incorporaient au quotidien leur rites et coutumes qui étaient aussi une forme de lutte. Ils introduisent la *capoeira*, transforment des saints en *orixás* (divinités afro-américaines originaires d'Afrique) et ceux qui parviennent à s'échapper s'organisent dans des refuges appelés *quilombos*. Pendant leur fuite ou rebellions, ils attaquaient les maîtres, tuaient les *feitores* (contremaître ou homme de main) et mettaient le feu à l'*engenho*. Les *quilombos* étaient aussi l'endroit où ils pouvaient recréer leurs racines et vénérer leur *orixás*. Les rituels religieux avec *batuques* et *atabaques* (instruments de percussion) célébrés dans les *quilombos*, sont cités par Gregório de Matos, poète baroque fin XVIIe siècle, considéré comme étant le premier à utiliser sa plume contre l'arrogance du gouvernement et la corruption.

Le livre, loin de parler de la soumission facile des noirs et des indigènes, montre un climat de tension constant entre les maîtres et les esclaves, où la force et la violence était de mise. De la même façon, dans le champ politique, la tension était permanente avec des nombreuses révoltes et tentatives de séparation de territoires et de destitution de l'empereur ou du président en période républicaine.

A la période impériale commencent les révoltes contre la collecte fiscale, contre la corruption et l'envoi de la richesse au Portugal sans aucun bénéfice pour le pays. Cette situation est constamment dénoncée dans les sermons du père Antonio Vieira, comme dans celui où il compare le vol à un symptôme qui affecte le corps entier du pays malade:

" Vous perdez le Brésil (pour tout dire) parce que certains ministres de Sa Majesté ne sont pas venus ici pour notre bien mais pour prendre nos biens...Le roi leur demande de prendre Pernambuco, alors ils se contentent de prendre. Prendre ce qui appartient à autrui est à l'origine de la maladie. Il prend dans cette terre Monsieur le ministre de la justice? Oui, il prend! Il prend le Ministre de la république? Oui, il prend ! Il prend le Ministre des finances? Oui, il prend ! Il prend le Ministre de l'Etat ? Oui, Il prend (*Sim, toma!* en portugais qui équivoque avec *sintoma*, symptôme en français). Et comme tant de symptômes surviennent sur le corps de ce pauvre infirme, et que tous lui affectent la tête et le cœur, qui sont les parties vitales, et que tous concernent l'argent, qui est le nerf des armées et des républiques, tout le corps est pris, pieds et mains liés, sans qu'il y aie une main gauche qui punisse, ni une main droite qui récompense."

En 1822 D. Pedro I proclame l'indépendance du Brésil de la cour Portugaise avec une situation singulière et unique: le maintien de la monarchie et non la création d'une République comme cela est arrivé dans toutes les autres colonies des Amériques. Selon les auteurs cette proclamation a créé un Etat, mais pas une nation, nous avons une monarchie vert et jaune avec un roi Portugais. Néan moins cette solution correspondait parfaitement au profil conservateur des élites politiques brésiliennes et le mélange de l'armorial européen avec l'aspect tropical des terres brésiliennes a été estampillé sur la toile que Jean Baptiste Debret a dédiée au couronnement de Don Pedro I.

Dans l'énumération des divers soulèvements, les auteurs nous montrent un autre mythe qui ne supporte pas la lumière des faits: le Brésilien comme étant un « homme cordial ». Attirant l'attention sur la déformation créée des propos de l'historien Sergio Buarque de Hollanda en 1936,¹ pour qui l'homme cordial reflétait notre difficulté à entrer dans la modernité à travers justement, la séparation de la sphère du privée et du publique "étant donné que tout au Brésil passe par la sphère de l'intimité", elles montrent que l'expression a été transformée en « rapports cordiaux » dans le sens d'harmonieux chez un peuple pacifique niant en cela la résistance exercée par les esclaves et la population pauvre en général d'un côté, et les mouvements violents de répression de l'Etat, de l'autre.

¹ Holanda, Sérgio Buarque de - Raízes do Brasil - 27^a ed. Companhia das Letras, 2014

De 1832 à 1840 commence à Pernambuco une révolte qui s'étend sur les états du nord. Ces mouvements de résistance nommés *Cabanagem*, sont composés d'indigènes *Tapuias*, noirs, et de population pauvre contre l'élite locale, laissant un bilan approximatif de 40.000 morts. D'autres mouvements naissent dans le sud et c'est dans la tentative de les calmer que le couronnement de D. Pedro II, âgé alors de 15 ans, fut anticipé et réalisé en 1841.

En 1850, trois-cent-cinquante ans après la découverte du Brésil, le trafic d'esclave est interdit. Cependant, afin de répondre au besoin de main-d'œuvre, le gouvernement et les grands propriétaires terriens vont stimuler l'immigration en provenance d'Europe. Cette démarche avait un autre objectif : celui de "blanchir" la population. À cette époque, Rio de Janeiro comptait 110 milles esclaves sur une population de 266 milles habitants, ce qui en faisait la ville ayant la plus grande concentration d'esclaves du monde. Le gouvernement craignait que la colonie ne se transforme en un nouveau Haïti.

La lutte pour construire une nation est exprimée par D. Pedro II dans des notes trouvées dans des documents officiels où il dit qu'il lui manquait encore accomplir deux œuvres majeures: "organiser moralement la nationalité, former une élite". Et les auteurs se demandent: " Comment faire qu'une population dispersé dans la zone rurale, mal réuni par des loyautés de province et conditionnée par le système d'esclavage puisse faire partie d'une communauté politique ? L'une des solutions apportées fut de mettre de côté l'esclavage et d'exalter l'indigène qui, massacré dans les forêts, réapparaît dans les romans et les peintures de l'époque.

La littérature apporte une visibilité au nationalisme et le roman *Guarani*, de José de Alencar qui nous conte l'histoire d'une vierge blonde qui tombe amoureuse d'un indien, Peri, a pour objectif, selon les chercheurs, d'établir une identité à la fois universelle -à travers l'européen - et particulière avec la figure de l'indigène. A la même époque D. Pedro II crée l'Académie des Beaux-Arts qui va à travers ses productions exalter l'exotisme, la nature et l'indigène romantique.

Toutefois, pour les auteurs, c'est seulement avec la guerre du Paraguay que commence à se créer un sentiment positif de patrie. La guerre qui a duré plus de cinq ans se termine avec un nombre incalculable de morts, un pays financièrement dévasté et un empereur qui démissionne des affaires politiques et décide de connaître le monde en laissant le pays à la dérive. Dans ce climat, la pression exercée pour mettre fin à l'esclavage augmente et la loi *Aurea* est proclamée en 1888. Mais ce n'est pas seulement la fin de l'esclavage que la population réclamait et l'année suivante, en 1889, la République est finalement déclarée.

Mais, l'établissement de la République n'apporte pas de changements politiques significatifs. Le profil oligarchique est maintenu avec son petit nombre d'électeurs et les colonels provenant de la Garde nationale et liés aux grands propriétaires terriens garantissent leur pouvoir en échange de l'appui au gouvernement.

C'est l'époque où se produit la croissance des villes avec l'arrivée d'immigrants européens. Pour favoriser le contrôle des endémies, la théorie de Darwin gagne du terrain inspirant l'Eugénie, et avec elle c'est aussi la théorie de Lombroso qui remporte un grand succès dans le pays. Au même moment les *favelas* (bidonvilles) apparaissent. Le nom *favelas*, révèlent les auteurs, provient d'une plante qui germait à flanc de coteau où se trouvait le village de *Canudos*, qui a pris le nom de *Morro da Favela*, qui a ensuite désigné les cabanes érigées sur la colline de la *Providencia* à Rio de Janeiro.

La répression exercée sur la population noir, pauvre et sur les immigrés était forte et les révoltes ne tardèrent pas à réapparaître. Dans le *sertão*, (zone géographique du Nordeste du Brésil au climat semi-aride. Son sens originel signifie l'« arrière-pays), les mouvements qui ont mélangé la croyance mystique et la révolte comme celle du *Caldeirão* et *Canudos* ont laissé leurs marques. *Canudos*, le plus grand de ces mouvements, à l'intérieur de Bahia, raconté par Euclides da Cunha dans son livre *Os Sertões* en 1902, inscrit de façon indélébile la vision dramatique de cette région: la sécheresse, la solitude, l'abandon de la population. **Brasil: uma biografia** montre comment, dans la structure du pouvoir de ces mouvements, les polarités se révèlent: les prêtres et les fidèles, les colonels et leurs dépendants, les bienheureux et les saints disciples – les saints et les dévots, les colonels et les bandes armées.

Dans le climat d'insatisfaction avec la République, naît en 1920, le mouvement moderniste, qui marque une rupture avec le conservatisme de l'Académie Brésilienne de Lettres fondée en 1897. Le mouvement critiquait l'importation de théories étrangères et lance en 1928 le *Manifeste Anthropophagique* écrit par Oswald de Andrade. Le manifeste, qui est devenu le slogan du Mouvement, fait des références allant de Rousseau à Freud et insiste sur la distinction et les contradictions entre une culture amérindienne, primitive et africaine et la culture européenne. Selon les auteurs, le but du mouvement était de mettre en évidence la tension inhérente à cette rencontre: "Oswald voulait montrer que les influences extérieures avaient été «dévorerées et crachées» produisant quelque chose de tout à fait nouveau". Le roman *Macunaíma* de Mário de Andrade est une autre expression du mouvement, où le héros est un noir qui devient blanc, un de ses frères se transforme en indien et le troisième reste noir, dans une représentation du mélange des races.

Ce sera à travers l'art et la littérature que le noir revient sur scène dans une tentative de comprendre le Brésil et de définir une identité brésilienne. À la même époque, en 1933, le livre de Gilberto Freyre, *Casa Grande e Senzala*, reprend le thème du mélange des races et des oligarchies du Nord-Est. Les auteurs critiquent l'anthropologue pour avoir romancé dans son livre la vie dans la *casa-grande*, exaltant ce qui serait «un bon esclavage». Elles partagent l'avis de Sérgio Buarque de Holanda dans son texte de 1936, et celui de Caio Prado Jr., dans *Formation du Brésil Contemporain*, de 1942, un autre classique qui essaie de comprendre l'identité brésilienne, les deux vont dans le contresens des positions de Freyre.

Le texte de Caio Prado souligné dans **Brasil: uma biografia** met en relief une autre caractéristique que l'on peut observer tout au long de l'histoire du pays: l'absence de véritables ruptures. Les soulèvements, les destitutions des empereurs ou des présidents et les nouveaux gouvernements qui se succèdent ont comme marque la manutention des structures oligarchiques et la concentration du pouvoir politique et économique entre les mains de l'élite. En d'autres termes, le Brésil essaie d'avancer sans changer essentiellement, sans rompre avec l'organisation initiale de la réalité brésilienne. Pour Caio Prado, une société qui se remodèle sans choc profond conserve les marques du retard et les facteurs étiologiques de la pauvreté.

Le Brésil qui se voulait moderne a avancé dans l'installation d'un nouveau système électoral, dans les droits des travailleurs et encore une fois a investi dans l'image d'un pays harmonieux et heureux, exaltant la *capoeira* et la *feijoada* et comme symbole de cette époque a surgi la chanteuse Carmen Miranda qui est exportée vers les États-Unis. En échange, disent les auteurs, nous avons reçu le personnage de Disney *Zé Carioca*, "un perroquet métis, filou, gai, habile et bon au football, la synthèse de l'identité nationale."

Mais sont aussi « des choses bien de chez nous », comme chante Noel Rosa, la misère du monde rural qui persiste, la pauvreté de la périphérie urbaine et la négligence du bien public auxquelles nous pouvons ajouter les révoltes et les changements de gouvernement sans participation populaire. Depuis l'installation de la République jusqu'aux années quatre-vingt-dix, quand se termine le récit du livre, le pays a vécu entre dictatures et gouvernements élus indirectement et quelques rares gouvernements élus par participation populaire. Les dictatures, tant celle de Vargas dans les années trente, de nature fasciste, comme la dictature militaire après le coup d'état de soixante-quatre, ont été maintenues par un système de communication fort et par la censure des arts et des activités artistiques en général. De même, la répression des mouvements de résistance a été dure et a laissé des centaines de morts.

Le gouvernement de Juscelino Kubitschek (1956-1961), l'un des rares gouvernements élus dans la période de la République décrite dans le livre dont le slogan était « 50 ans en 5 », a eu comme réalisation principale la construction de la nouvelle capitale Brasília, et l'ouverture du pays au capitaux étrangers. Son gouvernement se termine, comme tous les autres, sans avoir changé les bases de l'inégalité sociale et politique.

Mais le pays, entre coups militaires, présidents et dictateurs continue d'essayer de construire son identité et chaque période est dépeinte de façon magistrale dans les différentes formes d'expression artistique qui ont été exaltés ou censurés selon le gouvernement. Le film de Nelson Pereira dos Santos, *Rio 40 degrés*, de 1955, qui dépeint de façon assez délicate la vie dans les bidonvilles de Rio de Janeiro a été interdit par la censure, comme les auteurs le rapportent, ayant pour argument comique le fait que le cinéaste, en plus d'être un communiste était menteur parce que la ville de Rio de Janeiro n'avait jamais atteint la température de 40 °. Le film inaugure, avec

Dieu noir et le Diable blond de Glauber Rocha, le dénommé *Cinema Novo* qui a utilisé l'art, la violence urbaine et l'histoire comme instruments pour expliquer le pays.

Enfin, le livre **Brasil: uma biografia** en même temps qu'il dissèque "le corps malade du pays", pour reprendre l'expression du Père Antonio Vieira, en racontant les faits historiques par le biais des protagonistes anonymes, ramène à la surface des thèmes qui restent jusqu'à ce jour difficiles à débattre, comme le génocide des indiens, la violence de l'esclavage et de l'inégalité sociale. Mais le texte ne manque pas de mettre en évidence la façon dont les différentes formes d'art à travers l'histoire ont dénoncé ces mêmes thèmes. L'articulation faite par les auteurs entre les faits et les périodes historiques avec les principaux mouvements artistiques, les productions littéraires, la création poétique et musicale, est l'une des richesses du livre et d'où surgissent peu à peu les points d'ancrage des thèmes niés dans les discours officiels.

Le lancement du livre à un moment où le Brésil assiste à l'exacerbation des tensions présentes à travers toute son histoire, rend possible une lecture essentielle pour comprendre les deux Brésils dont nous a parlé Machado de Assis: le Brésil réel et le Brésil officiel.

Maria Amélia Lyra
Recife, 2016